

KAFÛ

*Interminablement
la pluie*

Récits traduits du japonais
par Pierre Faure



Éditions Picquier

AVANT-PROPOS

Il arrive que, par le fait d'une affinité privilégiée, l'œuvre d'un écrivain trouve au sein d'une autre culture un interprète idéal. On ne peut s'empêcher, alors, d'admirer qu'en dépit des distances créées par l'espace et le temps, deux sensibilités se révèlent si merveilleusement accordées.

C'est bien une telle affinité qui fut en jeu dans la rencontre que devait faire l'œuvre de Nagai Kafû avec Pierre Faure.

Kafû¹, né à Tôkyô en 1879, mort dans cette même ville en 1959, a été, comme l'écrit Pierre Faure lui-même², le dernier des grands écrivains de la génération de Meiji et celui qui, plus que tout autre, a pris pour thème la crise de civilisation où le Japon se débat depuis un siècle. Profondément imprégné du libéralisme de la culture française et, en même temps, attaché par un lien viscéral à la vie du vieil Edo qu'il voyait s'anéantir, cet homme de lettres au tempérament exceptionnel allait, devant les déceptions, les blessures chaque jour éprouvées, réagir par une attitude de retrait dont les éléments composants sont difficiles à démêler : cynique, hédoniste, bizarrement frivole sous un certain angle, cette attitude apparaîtrait, sous

1. À la suite de Pierre Faure – et selon l'usage courant au Japon – nous désignons l'écrivain par son nom personnel, qui est ici un nom de plume, en omettant son patronyme, Nagai.

2. « Avant-propos » à *La Sumida*, p. 25.

un autre, comme inspirée d'un des plus intransigeants refus de compromettre qui aient jamais été exprimés. De la nostalgie qui s'y manifeste, de la tendresse contrariée, réfrénée, qui y affleure sous le sarcasme, se dégage une intense poésie que véhicule un style toujours superbe.

Le malheur – traduttore, traditore – infligé à d'autres princes de la littérature, Kafû y aura dans notre langue – au moins pour une part de son œuvre qui suffira, quoi qu'il advienne de la suite, à en transmettre le message essentiel – échappé grâce à l'active intuition et à l'étonnant talent de Pierre Faure.

Les hasards de la carrière d'un père haut fonctionnaire de l'administration des Douanes avaient mené Pierre Faure, de Marseille, où il était né en 1934, à Chambéry, ville dans laquelle sa famille, d'origine en partie savoyarde, avait d'anciennes attaches. De brillantes études poursuivies ensuite à Paris l'avaient conduit, en 1959, à l'agrégation de lettres classiques. Il fut ensuite professeur durant six ans, d'abord au lycée Bugeaud d'Alger, puis à l'université de Saïgon. C'est en 1965 qu'il arriva au Japon où allait se décider sa vocation.

Affecté, en tant que lecteur, à l'université de Nagoya, il y fit, comme beaucoup de nos compatriotes, l'expérience d'un milieu très accueillant où régnait une chaleureuse francophilie. Doué pour l'apprentissage des langues, il ne tarda pas à y commencer celui du japonais et à y faire des progrès d'une extrême rapidité. Dès 1968, on le voit publier dans la revue Nami, éditée par Shinchôsha, les résultats d'une recherche entreprise sur un roman naturaliste bien connu de l'époque Meiji, Futon (« Le Matelas ») de Tayama Kataï. Mais, peu après, il se tournait vers Kafû, auquel il devait s'attacher définitivement.

Ses premières « Études sur Nagai Kafû », qui devaient paraître en français dans le Bulletin de

recherche de l'université de Nagoya en 1971-1972 et, parallèlement, en japonais, sous la forme d'une recension abrégée, dans la revue de l'université de Tôkyô, *Kokugo to kokubunkagu*, numéro de novembre 1971), portaient sur le roman *Sumidagawa*, écrit en 1909 et publié l'année suivante, où Kafû déplore la ruine tragique d'Edo sous les coups d'un modernisme qui, loin des heures libératrices et fécondes de ses débuts, inclinait toujours davantage vers l'oppression et vers un discours que les hommes de sa sorte ressentaient comme chargé d'imposture.

Remarquablement informées, rédigées dans une langue subtile, alerte, toujours pertinente, ces « Études » furent réimprimées avec la traduction intégrale du roman, sous le titre *La Sumida*, dans la collection de l'UNESCO « *Connaissance de l'Orient* » (Gallimard, 1975). Elles se présentent sous la forme de trois petits essais (« *La fin des meisho ou De la gravure au roman* », « *Cycles et circuits* », « *Fleurs de serre et fleurs fanées ou Du théâtre au ninjôbon* ») où Pierre Faure a analysé les liens qui relient l'univers de Kafû à celui des illustrateurs d'Edo, la manière dont la vie des personnages s'inscrit dans le cours, à la fois fuyant et toujours renouvelé, des saisons et parmi les paysages de la ville, et montré, pour finir, comment *La Sumida*, « *miroir magique et inexorable* » où se reflètent superposés le rêve d'« accéder aux terres espérées » et celui de « retourner à des paradis enfuis », constitue le « véritable roman du mal du siècle », qu'avait appelé l'époque.

À la hauteur de ces essais est – il faut le dire – l'art du traducteur. Autant la traduction du récit de Kafû lui-même que celle des textes cités dans les commentaires sont un enchantement continu. Qu'on en juge par la manière dont est rendu ce haikai de Hattori Ransetsu (1654-1707) légèrement modifié par Tamenaga Shunsui (1790-1843) dans

*un roman que, fidèle reflet de Kafû, affectionne tout particulièrement le jeune héros de La Sumida*¹ :

<i>« Au prunier une fleur,</i>	Ume ichirin
<i>Une autre encore, et c'est</i>	Ichirin zutsu no
<i>Autant de tiédeur. »</i>	Atatakasa

Dès ce premier grand travail, Pierre Faure avait montré que l'une des convictions de Kafû était que l'écrivain, en dépit des transformations du décor social, se trouvait dans une condition qui n'avait pas vraiment changé depuis les jours de l'absolutisme shôgunal et qu'en conséquence, son rôle, ses sources d'inspiration n'avaient pu que rester, eux aussi, les mêmes : ceux d'un pur et simple « divertisseur » ; position de principe qui se doublait chez Kafû, d'une irrépressible attirance pour les arts, les théâtres et les lieux de plaisir dans lesquels s'était exprimée en son essence la civilisation d'Edo.

*De Kafû, Pierre Faure remonta – et avec quel bonheur ! – jusqu'à ces sources d'Edo, qui constituaient les constantes références de ce dernier. Son effort en ce sens aboutit à un autre magistral ouvrage où il voulut (je cite ses propres paroles, tirées d'un rapport, resté manuscrit, qu'il rédigea en 1977) « décrire le statut des écrivains dans l'entreprise complexe et complète du théâtre kabuki » ; il y étudiait « pourquoi ces écrivains, limités de divers côtés dans leurs éventuelles ambitions, ne purent atteindre au statut d'« auteur » tel que nous le concevons en Occident. » Là encore, l'étude était accompagnée d'une traduction d'une qualité éblouissante : Le Kabuki et ses écrivains, suivi de la traduction de la pièce de Kawatake Mokuami *Izayoi et Seishin*, ou L'Histoire amoureuse et tragique d'une courtisane et d'un bonze qui devinrent brigands ; elle fut publiée dans la présente « Bibliothèque de l'Institut des hautes études*

1. *La Sumida*, partie des « Commentaires », p. 122.

japonaises du Collège de France » (L'Asiathèque, 1977). Ce n'était pas par hasard si Pierre Faure avait choisi cette pièce : c'est celle à laquelle assiste au sein de la plus grande excitation – toujours lui! – le jeune héros de La Sumida.

Ce fut encore sur les pas de Kafû et, cette fois, pour l'accompagner dans les engouements musicaux qu'il exprime à travers le vieil auteur des confidences d'Interminablement, la pluie...¹, que Pierre Faure rédigea le petit essai « À propos d'un style de jôruri : le Sonohachi-bushi », qui était destiné aux Mélanges offerts à M. Charles Haguenuer en l'honneur de son quatre-vingtième anniversaire et qui parut dans ce grand volume collectif, publié en 1980 dans notre « Bibliothèque... » (où il occupe les pages 291 à 303). La traduction du poème « Double suicide au mont Toribe » destiné au chant du Sonohachi, qui y figure, atteint, en sa musicalité, une extraordinaire maîtrise.

Mais ces incursions dans le monde d'Edo, qu'on pourrait dire imposées par Kafû lui-même, n'avaient pas détourné Pierre Faure de l'étude fondamentale qu'il menait sur celui-ci et dont on trouvera ici la partie rédigée : Nagai Kafû ou La Difficulté d'écrire au Japon, de la fin de Meiji à la Seconde Guerre mondiale. Voici comment Pierre Faure a résumé, dans un rapport rédigé en 1976, son projet à cet égard :

« Après la Deuxième Guerre mondiale, Kafû, oublié depuis 1938, revient au premier plan de l'actualité littéraire. Il s'était fermé les portes de l'édition en refusant de « collaborer » avec le régime en place.

« L'explication de son attitude doit être cherchée quelque trente ans plus tôt, à la fin de l'ère Meiji : ses réactions au moment de l'affaire Kôtoku (un procès inique visant à décapiter le socialisme japonais) et, plus encore,

1. Voir plus loin, p. 43.

face à l'oppression intellectuelle qui accompagna l'ensemble de cette période, avaient déterminé une fois pour toutes l'attitude de l'écrivain.

« Par une étude précise des textes de l'époque de l'Affaire, j'ai analysé les étapes d'un processus qui conduisit Kafû à conclure (nous retrouvons ce qui a été dit plus haut) : 1. que la condition de l'écrivain n'avait fondamentalement pas changé par rapport au passé ; 2. que l'écrivain n'avait donc pas d'autre choix que de redevenir un "auteur de divertissement" à la façon d'Edo. »

Il ajoutait :

« J'ai essayé de dégager le sens de cette prise de position, la part de ruse qu'elle comporte, et j'ai voulu montrer que cette attitude – qui est en partie attitude de fuite et correspond au caractère de Kafû – était en même temps et paradoxalement le seul moyen qu'il eût de préserver son autonomie en tant qu'"individu" face à l'État tout-puissant. Elle devait être plus tard la base irréductible d'une "résistance" passive, mais sans faille, face à l'État totalitaire. »

Dans l'étude ainsi définie, Pierre Faure se réfère, en des proportions variables, à trois textes de Kafû, dont il avait fait la traduction et que nous publions dans ce volume :

Le premier, *Asase*, « *En eau peu profonde* », est un récit daté d'avril 1912. La traduction en a déjà été publiée dans un numéro spécial sur le Japon de la revue *Cahiers de l'Oronte*, de Beyrouth (1972-1973, p. 89-98). Nous la réimprimons telle quelle, avec des notes qui sont exclusivement de l'auteur.

Le deuxième, *Hanabi*, « *Feu d'artifice* », écrit en juillet 1919, a fait l'objet d'une traduction inédite, qui est entièrement terminée, mais dont l'annotation n'avait été qu'ébauchée. Quelques japonisants parisiens qui se sont réunis sous le nom de « groupe Kirin » en vue de traduire un choix de nouvelles de l'époque Taishô, ont

souhaité joindre à leur ouvrage cette traduction de Hanabi par Pierre Faure. Ils y ont ajouté des notes qu'ils nous ont permis d'utiliser. Nous les avons reproduites en les accompagnant régulièrement de la mention (K.), sauf une relative à l'affaire Kôtoku, longuement traitée par ailleurs ici, que nous avons abrégée. Dans leur recueil qui, nous l'espérons, paraîtra bientôt, on trouvera une notice de présentation de Hanabi, due à Mme Yûko Brunet, à laquelle le lecteur aura tout profit à se reporter.

Le troisième texte, Ame shôshô, « Interminablement la pluie... » date de janvier 1921. Pierre Faure le décrivait ainsi dans un rapport rédigé en 1974 :

« Ame shôshô, qui est sans conteste l'un des chefs-d'œuvre, non seulement de l'œuvre de Kafû, mais de la littérature japonaise de l'entre-deux-guerres, marque pour ainsi dire le point culminant de l'attitude nouvelle de l'auteur (c'est-à-dire son attitude affirmée de désengagement) :

« Cet ouvrage, qui tient à la fois du roman, de l'essai, de la réminiscence, met en jeu les ressources de la triple culture de Kafû (française, chinoise ? japonaise) et le meilleur de ses talents de prosateur lyrique. Œuvre de moraliste en même temps, elle symbolise aussi (toujours le même thème) l'inanité de la condition d'écrivain et du parti-pris individualiste en un temps où l'engagement est par ailleurs aléatoire. »

La traduction et l'annotation d'Ame shôshô avaient été entièrement menées à bien par Pierre Faure, exception faite des notes 21 de la page 53 et III de la page 95 qui sont de la main de l'éditeur, Maisonneuve et Larose.

En revanche, dans l'étude « Nagai Kafû ou La Difficulté d'écrire... » qui est, comme nous l'avons dit, demeurée inachevée, il manquait un certain nombre de références, qui ont pu être retrouvées grâce à des recherches entreprises par Mme Meiko Faure dans la bibliothèque de son mari.

Atteint très tôt d'une maladie dont il connaissait le caractère fatal, Pierre Faure a vécu une vie toujours menacée avec un courage et une élégance exemplaires. Il s'est éteint le 6 novembre 1977 à l'âge de quarante-trois ans à Chambéry¹, où il repose. À quelques jours de sa mort, il travaillait encore au manuscrit que nous publions et dont on peut dire que la dernière ligne est son dernier effort.

Nous remercions tous ceux dont l'aide nous a permis la mise au point de cette édition et, en particulier, Madame Francine Bosquain Steib qui a bien voulu faire la frappe définitive à partir de textes en partie manuscrits et parfois difficiles à lire. Ses remarques et suggestions nous ont été extrêmement utiles.

Si l'œuvre de Pierre Faure a pu être réalisée avec la sérénité et l'efficacité nécessaires, c'est grâce au Centre national de la recherche scientifique où il était entré en 1973 et où il atteignit plus tard le grade de chargé de recherche. À partir de la même année 1973, il s'était vu confier par l'université de Paris VII la responsabilité de l'enseignement de la littérature japonaise moderne et l'assura d'une façon tout à fait remarquable que n'oublieront pas ceux qui en ont été les bénéficiaires.

En terminant, nous voudrions dire notre gratitude à la Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises (Fondation de France) grâce à une subvention de laquelle s'est trouvée possible la publication de ce livre.

Le 26 novembre 1984,
Bernard FRANK

1. On se reportera à l'annonce parue dans *Le Monde* du 9 novembre 1977, p. 20.

En eau peu profonde

(Asase^{1*})

– Avril 1912 –

1. * Reproduit, avec quelques corrections de l'auteur, du numéro 11 des *Cahiers de l'Oronte*, Beyrouth, 1972-1973.

En vue de préparer la réception de l'ami X., rentré tout récemment au Japon, trois ou quatre de ses vieux camarades d'études, qui avaient été désignés comme organisateurs, se réunirent au domicile de l'un d'entre eux, un médecin. On discuta d'abord de l'endroit : choisirait-on une auberge japonaise traditionnelle ou bien un hôtel à l'occidentale ? « Pour quelqu'un qui revient de l'occident, un repas européen à la sauce japonaise doit bien prêter à rire. » Celui qui s'inquiétait ainsi était un ingénieur de l'administration centrale des Chemins de fer.

Un juriste de la compagnie des produits Mitsui repartit : « Vous avez beau dire mais – j'en ai fait moi aussi l'expérience – quand, à peine rentré d'Occident, on vous fait accroupir sur les tatamis¹ d'une auberge, c'est une corvée, croyez-moi. » Ce fut alors au tour d'un licencié ès lettres, sans profession, qui menait encore une vie de paresse aux frais de ses parents : « En un siècle de circulation aussi intense que le nôtre, ne pourrait-on pas se dispenser de ces sempiternelles réunions pour un départ, pour une arrivée, etc. ?

— Effectivement, cela aussi c'est vrai ! » Le professeur de sciences physiques qui depuis tout à l'heure, pour tromper son ennui, essayait avec persévérance la buée de ses lunettes de myope, lança cette réplique en levant un regard filiforme.

1. Nattes montées sur un cadre de bois et rembourrées.

La discussion commençait soudain à s'égarer sur l'incommodité des banquets et tournait au récit de mauvaises expériences personnelles, mais le médecin, qui se distinguait par une chevelure passablement grisonnante tout à fait adéquate pour un président de séance, intervint avec doigté pour endiguer le flot : « Voyons, bon ! Inutile de méditer des plans compliqués et allons-y pour la classique réunion de convenance ! Autant que faire se peut on réduit les dépenses et on prend l'auberge japonaise avec saké, bière et geisha ; ça ira, je pense. On dira ce qu'on voudra, une réunion où viennent des geishas, ma foi, cela attire toujours du monde, et le travail des organisateurs s'en trouve diablement facilité.

— Je vois, je vois... » Comme si, par exemple, on lui avait dévoilé les arcanes d'une science nouvelle, le professeur de physique opina d'une voix importante qu'il extrayait du fond de sa gorge.

« Comme endroit, que décide-t-on ? Chez Man'yasu, ce serait trop mesquin, soit, mais ce n'est pas une raison pour qu'on aille comme chaque fois proposer encore Iyomon ; là, avec la longueur du trajet, ce n'est vraiment pas pratique, vous ne trouvez pas ? »

De Yoshi-chô à Shimbashi, en passant par Yanagibashi¹, ils se mirent à discuter sur des noms d'auberges, en nombre incalculable. Parmi les organisateurs, celui qui semblait le plus familier de ces sortes d'affaires, c'était bien entendu le médecin doyen d'âge, et le juriste de Mitsui qui lui donnait la réplique paraissait, lui aussi, un partenaire d'expérience à ne pas négliger. Le professeur de physique écoutait sans mot dire les autres discuter, dans l'attitude attentive d'un auditeur libre bien sérieux, mais quand le choix se fut, pour en finir, porté sur Midori-ya à Shimbashi, il déclara sur le ton de quelqu'un qui voudrait bien se faire pardonner le fait

1. Trois quartiers de Tôkyô réputés pour leurs geishas.

d'être le seul à n'avoir aucune qualité pour participer au débat : « Moi aussi, j'aimerais bien m'amuser une fois, pour voir, mais, vous comprenez, dans mon commerce, l'enseignement de la *chemistry*¹, ces sortes d'occasions manquent un peu. » Se tournant alors vers son voisin, l'ingénieur, il lui lança à brûle-pourpoint : « Ça doit être bon, hein ? »

Il va de soi que ces mots ne s'adressaient pas directement à une seule personne, mais l'autre, pris au débotté : « Oh ! vous savez... bon, il n'y a vraiment pas de quoi... enfin... » Pour M. le fonctionnaire de l'administration centrale des Chemins de fer, c'était une situation horriblement embarrassante ; mais le médecin à la tête grisonnante et à l'esprit peu formaliste le tira d'affaire en enchaînant sur le ton de l'homme blasé qui ne prend rien au sérieux :

« Dans le cas d'un garçon autour de vingt ans, je n'en sais rien, mais les gens qui, ayant atteint notre âge, sont capables de s'amuser de bon cœur, à priori, il ne doit pas y en avoir beaucoup. Et quand on se dit : "Allons gaspiller un peu d'argent et nous amuser un peu !" c'est à coup sûr parce qu'il s'est passé quelque chose de désagréable qui nous rend ennuyeux le séjour à la maison. Mais aller s'amuser dans un moment de désagrément, eh bien, foutre, je ne connais sans doute rien de plus désagréable ! Et pourtant, si l'on s'en tient à des gaillards de cet ordre, quel que soit l'âge qu'ils atteignent, il n'y a pas de terme à leur débauche. Tout à fait comme pour moi ! Ha, ha, ha, ha, ha !

— Exactement ! Tout bien considéré, c'est effectivement ennuyeux et désagréable. » Celui qui faisait chorus était, on l'a deviné, l'habitué des plaisirs, le juriste de chez Mitsui. « Toutefois, reprit-il, quand on a commencé à comprendre combien tout cela est désagréable, il est déjà bien tard, et dans le temps même que l'on pense : "en voilà assez", le

1. En anglais dans le texte.

mouvement acquis empêche de s'arrêter. À vrai dire, étant donné que pour les gens de notre milieu, à part le saké bu dans les maisons de thé, ce monde n'offre strictement rien en fait de plaisir, eh bien, une fois qu'on a perdu goût à la chose, il n'y a plus moyen de s'amuser, voyez-vous ! Et là, je vous le dis, c'est la société qui en est coupable ! Les mœurs du Japon qui sont coupables ! Tout bien considéré, il vaut mieux pour nous autres hommes d'affaires que nous apprenions à ne pas nous intéresser à plus qu'à nous offrir des geishas : c'est sans risques ; que nous nous mettions en effet à apprécier les œuvres d'art sublimes ou à éprouver du goût pour la lecture ou je ne sais quoi, on nous affublera du nom d'excentriques ou d'autres qualificatifs semblables, nous serons traités par tous comme des individus à part, nous serons considérés comme des êtres un peu répugnants, en un mot, nous nous serons fermé de la sorte le chemin de la réussite.

— Vous devez avoir raison mais, dans ces conditions, il faudrait peut-être que des gens comme moi se résignent à se dire qu'ils sont somme toute heureux ? Puisque j'ai pu m'arrêter à mon gré lorsque je l'ai voulu. » Le littéraire avait soufflé ces mots d'une voix douloureuse, encore que sans affectation, tout en expirant du plus profond de sa poitrine la fumée de sa cigarette.

« Mais toi aussi, il fut un temps où tu fis joliment la noce, il me semble ; et alors ? ces derniers temps, tu as mis un terme à tes sorties ?

— Hé oui ! depuis trois ou quatre ans, je ne m'amuse plus du tout. À vrai dire, je me suis marié l'année dernière et...

— Mais le pourquoi de ce renoncement, quel est-il ? Est-ce que par hasard quelque tragédie – une sainte illumination peut-être – se serait donc produite ? De même que jadis on se faisait pèlerin des nuages et des eaux¹, aurais-tu...

1. Cette image d'origine chinoise désigne la vie du moine errant.

— Si ce n'était que cela, on pourrait y trouver matière à conversation ; mais non, c'est fini désormais et bien fini. En un mot, au départ, j'avais trop pensé, voilà ! Le goût particulier qu'a la débauche, l'expression sonne étrange... mais moi, avant même d'avoir connu la débauche, je m'en étais trop représenté et avec trop de force, le goût, le plaisir, la tristesse et le néant. Bref, j'ai su que la réalité était bien en deçà de ce que l'on attend d'elle. »

Comme toute l'assemblée, à commencer par le médecin, le pria instamment de donner de ses raisons une explication plus concrète, il tira de la manche de son kimono un étui à cigarettes en argent travaillé et, tout en l'ouvrant, il reprit son discours :

« Prendre conscience de cela après un temps vraiment si long peut sans doute passer pour tardif, mais en fait, qu'est-ce que le libertinage ? Même au point de vue de l'individu prisonnier d'un milieu contraignant, c'est à la limite la possibilité de marcher jusqu'à ces confins graves et mystérieux du double suicide par amour ; c'est donc dire que pour un individu tel que moi, dans une situation absolument libre, la licence, à tout prendre, n'est point de son domaine. Comme mon père possède depuis longtemps, vous le savez peut-être, une maison de commerce à New York, le temps qu'il passe au Japon n'atteint pas les trois mois par an ; de son côté, ma mère, qui restait à la maison, avait pour principe depuis ma petite enfance de ne jamais intervenir quoi que je fisse. Aussi, du jour où j'entrai à l'université, je me retrouvai libre comme l'air, ne craignant rien, n'hésitant devant rien en ce bas-monde.

« Il va sans dire que, depuis le temps du lycée déjà, je n'ignorais pas ce que c'était que s'amuser, et tout compte fait, c'est cette époque qui, dans sa naïveté, fut bien la plus intéressante. La tombée du jour et la venue de la nuit... il n'en fallait pas plus pour m'emporter dans un tourbillon qui

m'affolait, de sentiments d'extase, de trouble et de mystère. Le seul fait de m'introduire à la faveur de la nuit dans un lieu interdit, c'était déjà la *belle aventure*¹ sans pareille, dans toute sa plénitude, pas question là d'amour, non plus que de larmes. Non ! Simplement, fasciné par la découverte de l'autre sexe, je n'ai fait que passer deux ou trois années d'un rêve éveillé qui s'est achevé sans laisser la moindre matière à souvenirs.

« À cette époque s'ouvrait l'Exposition universelle d'Amérique ; alors, me chargeant par la même occasion de quelque mission domestique, je fis la traversée le cœur léger, et deux ans plus tard, je rentrai, après avoir visité l'Europe en chemin. À mon retour, j'éprouvais encore un peu de curiosité et, laissant mes amis m'entraîner, je recommençai à m'amuser. Mais c'était fini. Comme je vous l'ai déjà dit, j'avais au début espéré trop et trop intensément, et c'est sans doute pour cette raison que, plus je pénétrais profondément dans l'intimité de ce domaine, et plus ces jeux ne faisaient que m'exaspérer par leur insignifiance. Tout se réduit à de vaines chimères. Si l'on veut connaître les attrait de la licence, point n'est vraiment besoin d'aller spécialement s'amuser. Qu'on fasse venir, par exemple, un virtuose d'*itchû-bushi*² et qu'il chante :

*Noire chevelure
En désordre, ce matin
De pensers languides ;
Aux paupières point de larmes
Mais le cœur est lourd...*

« Il suffira d'écouter une simple phrase musicale de ce genre et ce sera assez.

— S'amuser tôt et se ranger tôt, n'est-ce pas ? C'est la meilleure solution ! » approuva le médecin avec chaleur.

1. En français dans le texte.

2. Genre de poésie chantée avec accompagnement instrumental.

« Depuis toujours, on dit que la débauche après quarante ans ressemble à la pluie qui vient gâcher la fin d'une belle journée. Eh bien, moi, tout en sachant la vanité de la chose, je ressens encore malgré tout le désir de m'amuser ! Car pour bien vouloir rompre l'ennui et la monotonie de l'existence, on aura beau dire, il n'est rien d'autre que la femme.

— Alors, au total, quel genre de femme aimes-tu donc ? questionna indiscretement le juriste.

— N'importe laquelle, ça ne fait rien. Pourvu qu'elle me ravisse tout entier en extase, pourvu qu'elle me fasse oublier et mon corps et le monde, n'importe quelle femme ! Une jeune, une vieille, une beauté ou un laidron ; cela m'importe peu. Mais quoi qu'il en soit, je veux une femme qui possède cette fureur pleine de grâces susceptible de me laisser quelque blessure spirituelle, si fine soit-elle, lorsqu'elle m'abandonnera. Il m'arriva un temps de me laisser prendre par une geisha de Shimbashi, qui jouissait d'une flatteuse réputation de savoir-faire, mais là encore, six mois ne s'étaient pas écoulés que j'en étais déjà lassé. À en croire sa réputation locale, ç'aurait été une sorte de réincarnation de Takahashi O-Den¹ et malheur à qui serait tombé entre les griffes de cette femme ! Aussi ma curiosité ne fut-elle pas peu excitée, mais en réalité, elles sont toutes aussi insignifiantes les unes que les autres. Comme elle dépassait de deux ou trois ans la trentaine, elle avait le mensonge abondant, de même que le faux-fuyant et la supercherie ; elle avait encore, de naissance et du fait de pratiques plus tardives, des appétits charnels inventifs et experts, qui constituaient en quelque sorte le prix de cette femme – qui n'allait tout de même pas jusqu'à mériter les noms de chienne ni de tigresse. Si elle fut bien deux ou trois fois entretenue par des hommes et si, comme

1. Célèbre criminelle dont les aventures fournirent entre autres le sujet d'une pièce de théâtre réputée.

on le rapporte, elle les saigna diaboliquement, cela n'était en fait que pour satisfaire à la cupidité infatigable d'une marâtre et pour éteindre les dettes qu'elle avait amoncelées, mais elle n'était point vraiment d'un caractère à aspirer tellement au luxe. Elle n'était pas de ces êtres du type de Nana, l'héroïne de Zola, que torturent nuit et jour sans trêve des appétits insondables et inconnus d'elle-même ; elle n'était pas non plus, comme Carmen, cette tigresse espagnole qu'a peinte Prosper Mérimée, ni comme Conchita, cette autre Espagnole que Pierre Louys a récemment dessinée, femme à exploiter la toquade d'un homme pour jouer avec ses sentiments les plus profonds, exacerber le feu de son désir, le pousser pas à pas, insensiblement, jusqu'à ces abîmes de déchéance où le pied cherche en vain un appui et pour, au moment décisif, s'en débarrasser d'une chiquenaude et partir ; non, certes, elle n'était point de ces femmes redoutables ! Elle se laissa docilement rayer des listes de sa profession et installer dans un pavillon ; et, croyez-moi, elle y restait bien sagement sans jamais tenter de s'échapper, hé oui ! Lorsque, gagné par l'ennui, je me suis mis à accorder des regards aux autres femmes, ne voilà-t-il pas que c'est elle qui s'inquiète presque en se demandant si je n'allais pas l'abandonner définitivement. Il n'y aurait que cela, passe encore !

« Mais depuis qu'elle avait quitté son état de geisha, un mois, deux mois... Les jours s'écoulaient progressivement et elle adoptait, tant dans sa mise que dans sa mine, un curieux style de femme convenable pour, en fin de compte, prendre plaisir à arborer je ne sais quel emblème d'association de femmes patriotes. Le doigt qui pince un *shamisen*¹, le fard discret, le nœud provocant de l'*obi*², le négligé nocturne,

1. Instrument de musique à trois cordes.

2. Large ceinture d'étoffe enroulée trois fois autour de la taille et serrée dans le dos par un nœud volumineux.

tout ce qui fait la *raison d'être*¹ de cette sorte de femmes en marge, eh bien, voyez-vous, elle travaillait laborieusement à s'en dépouiller peu à peu !

« À voir, par exemple, les *kusa-zôshil*² de jadis, on a l'impression qu'il a pu en être autrement mais, vous me l'accorderez, parmi les geishas et filles de joie d'aujourd'hui, celles qui, en un mot, ne sauraient vivre d'autre vie que déréglée et dissolue se signalent singulièrement par leur rareté.

« Rappelez-vous la chanson de Carmen :

Le ciel ouvert, la vie errante.

Pour pays l'univers, pour loi la volonté,

Et surtout la chose enivrante.

La liberté ! la liberté !

Là-bas, là-bas si tu m'aimais

Là-bas, tu me suivrais...

« Par la suite, elle entraîne un jeune homme de bien dans une bande de malandrins et lui fait renier sa patrie, ses parents et sa maison et son honneur.

« Mais reprenons notre affaire et venons-en à ma geisha de si enviable réputation : à peine sa situation matérielle s'était-elle un peu stabilisée que déjà la voilà qui tripote sans arrêt son livret de banque et qui marmonne jusque dans son sommeil : "Dites, pour acheter des actions de la Compagnie nippone des messageries maritimes, comment dois-je m'y prendre ?" Vraiment, on ne laisse pas que d'être surpris ; n'est-ce pas ?

« Les Italiens du Sud charrient dans le sang de leur race un atavisme irréductible et intraitable, fort comme le destin, qui les arrache aux barrières d'une civilisation au rythme

1. En français dans le texte.

2. Romans légers illustrés de la période d'Edo (la période de deux siècles et demi, qui précède la révolution, ou restauration de Meiji en 1868).

mesquin de laquelle ils ne peuvent se plier ; et l'on dit – n'est-il pas vrai ? – qu'on voit encore là-bas des bandits du vieux style parcourir les montagnes. Les professionnelles du Japon ne se lancent pas, elles, dans des affaires au-delà des mers ; elles seraient plutôt assez dociles pour être l'objet de semblables affaires. Les gens de religion et consorts prennent un air grave et semblent se faire beaucoup de soucis, pourtant la *sancta simplicitas* et la passivité naturelles à nos braves dames japonaises de profession infâme les rend, pour qui veut entreprendre de faire leur salut, immédiatement accessibles à une telle entreprise. Considérez ce que vous et moi accordons de liberté à un chien domestique – savoir, le laisser dormir quand il a sommeil et le faire manger quand il a faim ; il vous suffit d'adopter ce minimum de dispositions libérales et vous verrez que les marchandes de plaisir du Japon tout entier sont susceptibles, toutes autant qu'elles sont, d'être transformées en femmes parfaitement rangées. Aussi, devant un monde du plaisir constitué de femmes aussi bonasses, comment voulez-vous que je ne finisse pas par en avoir assez ?

« En somme, dans quel but allons-nous, quittes à lutter même contre notre conscience, nous livrer dans de mauvais lieux à des actions discutables ? Ce qui nous pousse, n'est-ce pas l'espoir de faire sans retenue des choses qu'une société rigoriste, une famille honorable ne nous laissent pas libre de faire ? Mais qu'en est-il dans la réalité ? Vous-même, mes amis, votre expérience vous l'enseigne : quelle que soit l'auberge, quelle que soit la maison de rendez-vous où vous vous rendiez, quand sonnent les douze coups de minuit, vous n'avez même plus le droit de rire à haute voix. À ce compte-là, mieux vaut encore rester chez soi ; on est autrement plus libre ! Et si, faisant silence, vous vous apprêtez à passer toute une nuit à siroter tout doucement, la servante fatiguée ne tarde pas à faire grise mine.